

## Ingerman 6 et 5

par David Schulze

La politique de 6 et 5 pour cent du gouvernement fédéral est pareille à celles qui ont prolongé et empiré la crise des années 1930 selon Sidney Ingerman, professeur d'économie à McGill, dont un rapport intitulé 6 & 5: The Bankruptcy of Liberal Economic Policy, publié à Ottawa la semaine dernière.

Le budget fédéral de juin 1982 visait à limiter les augmentations de tous les paiements de compensation (salaires, pensions, bien-être social) à 6 et puis à 5 pour cent dans les deux années qui viennent. Cette politique doit toucher les employés du secteur public fédéral, le versement de pensions de vieillesse et les allocations familiales. De même, la protection contre l'inflation qu'offre l'indexation des taux d'impôt fut limitée à 6 et 5 pour cent.

En même temps l'accord Ottawa-Alberta sur les prix énergétiques permettra des augmentations de l'ordre de plus de vingt pour cent au cours des deux années à venir. Le cabinet fédéral a accordé une augmentation de prix de seize pour cent aux com-

pagnies qui transportent le gaz naturel. En contrepartie, la compagnie TransCanada Pipelines a promis d'imposer des limites de 6 et 5 pour cent sur les augmentations de salaires de ses employés.

Professeur Ingerman résume le raisonnement du gouvernement de la manière suivante: "Les revenus des particuliers vont progresser plus lentement que le niveau des prix et il y aura un niveau inférieur de production réelle de tous les biens et services (produit brut national réel). De plus bas prix (y compris des taux d'intérêt inférieurs) surviendront ensuite, car ce qui est produit ne peut pas être vendu. L'investissement, déjà faible, sera freiné à cause de l'absence de demande pour les biens et services. Des salaires inférieurs, encouragés par la politique de 6 et 5, sauveraient éventuellement la situation quand les entreprises découvriront qu'elles disposent à la fois de taux d'intérêt et de coûts inférieurs de main-d'oeuvre par unité de production. Les profits seront restaurés, car à des prix plus bas, plus de biens et services vont être vendus, accroissant ainsi l'emploi. Et il y aura une



expansion de l'investissement privé au fur et à mesure que les perspectives de rentabilité s'améliorent."

Ainsi le gouvernement fédéral a adopté les vues rétrogrades et discréditées des grandes corporations dans sa politique économique. Celle-ci vise à briser les syndicats et à réduire d'avantage le pouvoir d'achat des travailleurs et travailleuses, qui est en train de sombrer depuis les quatre dernières années.

Ce sont surtout les syndicats d'employés de la fonction publique qui sont attaqués par cette politique. Ils seuls sont obligés de souffrir des coupures de salaire et voient leurs droits collectifs de négociation mis en danger. Le gouvernement, agissant dans l'intérêt du patronat, compte sur le désaccord entre les ouvriers et ouvrières des secteurs public et privé, encouragé par le mythe de l'employé public surpayé et sous-employé.

Selon le Prof. Ingerman il n'y a aucune raison théorique ni historique pour croire que cette politique donnera lieu à des augmentations de la production et de l'investissement privé.

Essayant de restaurer sa popularité suite à la faillite de ses politiques de monétarisme et de hausse des taux d'intérêt avec la politique 6 et 5, le gouvernement a misé sur une relance économique aux Etats-Unis. Ingerman qualifie une telle reprise d'impensable dans le contexte des politiques actuelles de récompenses aux riches et de coupures dans les services sociaux du président Reagan.

Ingerman ne voit aucune solution à court terme à la crise économique (en particulier au problème du chômage) autre qu'une politique de déficit de la part du gouvernement pour stimuler l'économie, surtout

## Woody et les Robots

par Bruno Blais

Il y a une question qui revient très souvent de la part d'un non-technologiste s'adressant à un technologiste: Est-ce que le progrès technologique va modifier ma façon de vivre? La réponse est évidemment oui, il reste cependant à savoir comment et cela est moins évident.

Prenons par exemple la télévision. Cet appareil est apparu vers 1956 et est aujourd'hui, 27 ans plus tard, indispensable à tout citoyen civilisé. Qu'il soit en noir et blanc ou en couleur chacun a accès à un téléviseur, même le plus démuné de la société. La télévision nous a permis de connaître, par l'image, le reste du monde en plus d'accélérer la diffusion des informations. Elle a modifié profondément notre mode de vie. Elle est pour plusieurs la principale activité de détente et source d'obésité. Les répercussions de cette invention dans nos sociétés sont majeures.

Plus récemment une invention de la même importance s'est distinguée. C'est l'ordinateur. C'est l'homme marquant de 1982 choisit par le magazine *TIMES*; c'est la troisième vague de Toffler; vous avez deviné... c'est l'ordinateur. Peut-on imaginer que dans une quinzaine d'années, l'ordinateur sera présent dans nos vies comme la télévision l'est aujourd'hui? Est-il possible que notre mode de vie se modifie au point que l'on passe une moyenne de quatre heures par jour devant le petit écran du terminal d'ordinateur relié par satellites aux plus grandes banques de données internationales? Comment nos relations avec une société super-informatisée se feront-elles? Ne doit-on pas penser que l'on devra accélérer notre rythme

de vie afin de pouvoir fonctionner dans cette société ultrarapide? Qu'advient-il des relations dites humaines, si notre principal moyen de communication est un terminal? Au rythme où va le progrès nous aurons très bientôt une réponse à toutes ces questions. Il faut cependant voir l'ère de l'informatique comme une période de transition vers l'ultime étape...

Ce sera l'androïde marquant de l'an 2000 choisit par le magazine électronique *TIMES*; c'est l'obsession d'Isaac Asimov; vous avez encore deviné, c'est le robot. Pas de question à se poser, il transformera totalement notre mode de vie. Il fonctionnera 24 heures par jour à nos côtés. C'est la machine qui, espérons-le, devra s'adapter à notre rythme de vie. Le robot exécutera les tâches les plus ingrates et sera accessible à tous grâce à une production de masse.

Ce sera le début de l'ère du robot personnel... à chacun son R2D2. Plusieurs modèles seront disponibles; entièrement reprogrammables et fiables à 99.99%. On pourra choisir son orientation politique et ajuster sa personnalité; il sera non-violent, non-raciste, non-sexiste... non-humain quoi.

Science-fiction ou non, les recherches actuelles en robotiques indiquent que l'ère des robots approche rapidement. Ils arrivent dans les usines et transforment les systèmes de productions, ils peuvent causer le chômage ou rendre une usine plus rentable économiquement.

Les robots et les ordinateurs vont transformer notre vie, espérons que ce sera pour le meilleur.

## Atteinte à la pudeur

par Bianca Tessier-Lavigne

Décembre 1982. Une femme se fait attaquer dans la rue. L'agresseur lui colle les lèvres avec de la colle forte, de manière à ce qu'elle ne puisse amener les passants.

Décembre 1982, une étudiante de McGill, se rendant au Student Union, à 18:00 heures se fait agresser aux environs de Parc Avenue.

Octobre 1982, de nouveau une étudiante de McGill est suivie à travers tout le ghetto. Pour panique, ce n'est définitivement pas un passant sur son chemin: il a des idées bien précises derrière la tête.

Septembre 1982, une autre étudiante se fait molester et lacérer à coups de rasoir, à sept heures du soir en sortant ses poubelles.

Vendredi 14 janvier 1983, Métro Sherbrooke, 19:00 heures. Un homme, grand, blond, se jette sur une étudiante, au bas des escaliers de la sortie, et la harcèle.

Réflexe de la victime: Hurler à mort, de peur, d'effroi. Il s'enfuit et elle est quitte pour une panique froide.

Mais quelque soit la forme de l'agression, le degré, les séquelles sont inévitables. Les traces se perdent superficiellement, mais restent présentes psychologiquement.

suite à la page 6

suite page 8



fondé en 1911

## LE MCGILL DAILY

«C'est lorsqu'on a l'air le plus pressé, qu'en fait on accomplit le moins»

Gide: Les Faux-Monnayeurs

## IL FAUT PAS POUSSER

Alors là, c'est la fin. C'est que franchement c'est pousser un peu loin les choses que de se faire insulter au téléphone.

Hier, j'ai reçu un appel des plus exaspérant et qui vraiment me mets hors de moi. Une certaine personne, dont je ne citerai pas le nom, pour ne pas me faire poursuivre pour propos diffamatoires, m'a souligné combien la qualité du McGill Daily (Edition Française, cela va de soit) laissait à désirer.

Et bien je répons ici à cette insulte, qui non seulement me touche personnellement, mais aussi insulte toutes les personnes qui jusqu'à présent ont prêté main forte à la publication du journal.

Parce qu'il est très facile de s'asseoir dans son fauteuil et de critiquer tout ce que l'on a devant soi. De même, il est très simple de dire que l'on voudrait donner un coup de main, mais que malheureusement, on est trop occupé. Désolé, on peut toujours «se faire» du temps.

Parce que remettre à demain, toujours au lendemain quelque chose, c'est trop simpliste. Et franchement, ça m'écoeure.

Alors, je ne laisse pas passer l'affaire. Le morceau m'est resté coincé dans la gorge, et parce que je suis piquée au vif, d'ailleurs ce n'est pas un peut-être, c'est une certitude. Oeil pour oeil, dent pour dent. Et puis zut, à la fin. Si l'on croit que nous n'avons que ça à faire, et bien «on» se trompe. Tous nous avons nos études, nos occupations, notre vie privée. Et d'ailleurs, cette vie sociale personnelle, j'aimerais bien m'y plonger un peu plus.

Donc, si «on» est tellement plus compétent en la matière, si «on» est tellement plus à l'aise avec la douce et musicale langue française, si «on» a la prétention de pouvoir mieux faire, mieux que quiconque, un labeur qui est fatigant, éprouvant, où l'on doit faire face aux critiques gratuites de tout le monde, et devoir continuellement encaisser les coups, parce que les compliments ne pleuvent pas et que c'est si facile de calomnier, eh bien non, je déclare la guerre.

Bianca Tessier-Lavigne

## Démonstration anti-porno

Demain, à 12:00, sur la rue Stanley (1410), aura lieu une manifestation contre l'apparition d'une chaîne privée qui a l'intention de montrer des films pornographiques.

Cette manifestation est organisée par la Coalition Féminine contre la pornographie, et se déroulera dans plusieurs villes au Canada.

Le McGill Daily prend donc la position de supporter les organisateurs de cette manifestation, et soutient entièrement la cause de cette protestation.

Bianca Tessier-Lavigne

All contents copyright © 1982 by the Daily Publications Society. All rights reserved. The opinions expressed in the pages of this newspaper do not necessarily reflect the views of McGill University or the McGill University Students' Society. Products or companies advertised in this newspaper are not necessarily endorsed by the Daily staff. Second class mailing No. 5217. Printed at l'imprimerie Dumont, 9130 Boivin, Lasalle, Québec.

Editor-in-Chief  
News EditorsRichard Fink  
Moira Ambrose

## Production

Peter F. Kuzenbrouwer  
Suzi Goldenberg  
Albert Norenberg

## Sports Editor

Krisel van Ineveld  
Sarah Wells

## Edition française Rédactrice-en-chef

Greer Nicholson  
Bianca Tessier-Lavigne

## Photo Editor

Ed Arzouian

## Supplement Editor

Chris Cavanagh

## Science Editor

Richard Gold

## Production staff last night

Colin Tomlin

Kirsty Clarke

Editorial Office: 3480 McTavish, room B03, Montréal, Québec, H3A 1X9 (514-895-5555). Business Manager: Angela Marcogliese (514-895-5555). Advertising Manager: Michael Pacholka, room B17 (514-895-5555). Advertising Assistant: Marian Aronoff Proofreader: Ron Fleishman. Type and Assembly staff: Carlos Constantino, Rosemary Oliver, Paula Siegniewicz, Peter Tannenbaum, Brian Topp.

The Daily is a founding member of Canadian University Press, La Presse Étudiante du Québec, and Campus Plus (CUP Media Services).

## OPERATING POLICY FOR GERTRUDE'S PUB

## GENERAL

E

C

J

F

J

Q

K

P

F

E

S

J

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

## DRUGS

C

G

A

N

H

L

W

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

F

VOIR VOTRE LAROUSSE Pour la traduction.

Larousse MAINTENANT EN VENTE à la Librairie.  
McGill.

## Pourquoi McGill n'a pas de panneaux bilingues

Il est un point sur lequel je me suis maintes fois posée des questions: pourquoi donc, dans un pays bilingue, comme le Canada est supposé l'être, et surtout une province comme le Québec, où la communauté francophone semble tout de même être majoritaire, les pancartes de l'université McGill, celle-ci donc, ne sont point bilingues.

Plusieurs idées me sont venues à l'esprit.

La première fut de penser que parce que notre Vice-Président aux Relations Extérieures ne parlait pas un mot de français (Oh! Pardon! Il arrive cependant à prononcer Bonne jououour Mezieu, Madâmel), l'administration n'a pas voulu faire insulte à sa personne, et donc ne pas afficher certains termes qu'il ne comprendrait pas.

Mais, le fait est que McGill n'avait pas de panneaux bilingues l'an passé, et pourtant le regretté Paul Smith parlait un français impeccable.

J'ai, par la suite pensée, que c'était l'administration qui ne possédait pas un personnel compétent en cette langue, et parfois je crois avoir raison, car cette dernière semble avoir un malin plaisir à prononcer mon nom de travers. Mais ce n'est pas vrai dans l'ensemble, car la plupart des employés de l'administration comprennent parfaitement la langue.

Alors je me suis dit, peut-être n'aiment-ils pas les francophones. Alors là, je tiens, parce que finalement, il n'y a aucune organisation pour les personnes de langue française, il n'y a aucune troupe de théâtre, nul local spécifique. Il n'y a qu'un journal, celui-ci, et encore, ce n'est pas grand chose.

Alors McGill qui se dit être une université élitiste, productive, constructive et tout le charabia qui s'en suit, démocratique (la bonne blague), je trouve qu'elle a un problème fondamental si les seules pancartes qui peuvent être comprises par tout le monde sont celles qui montrent un petit rond avec une cigarette barrée.

Bianca Tessier-Lavigne



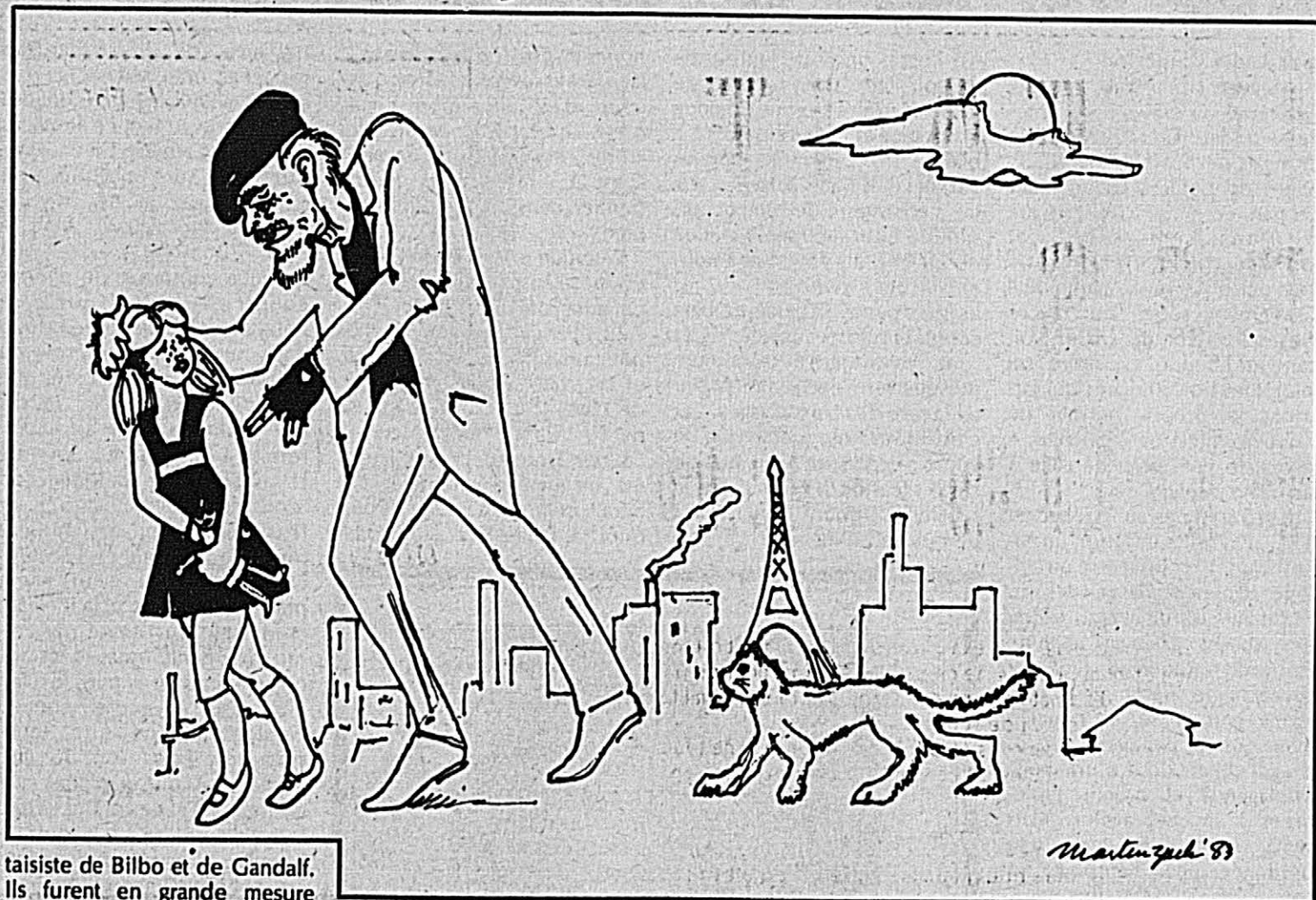
# Victor Hugo et Jean Valjean à l'écran

## CRI TIQUE DE CI NE MA

par Daniel M. Weinstock

Le cinéaste qui entreprend de porter à l'écran une grande oeuvre littéraire se heurte invariablement à un problème fondamental: en effet, son film est nécessairement fondé sur une lecture personnelle qui n'est pas toujours en accord avec avec celle de ses spectateurs.

La réception plutôt tiède qui fut accordée, il y a quelques années, à l'excellent *Seigneur des Anneaux* de Ralph Bakshi peut être attribuée à ce phénomène: ceux qui ont vu le film avaient pour la plupart déjà lu l'oeuvre de Tolkien, et avaient donc déjà en tête leur propre vision du monde fan-



taïste de Bilbo et de Gandalf. Ils furent en grande mesure déçus par le fait qu'ils n'ont pas retrouvé dans le film de Bakshi le reflet de leurs conceptions.

Un sort semblable fut réservé à des films tirés d'oeuvres littéraires aussi variées que *Le Loup des steppes* de Hermann Hesse et *Le Monde selon Garp* de John Irving, pour ne citer que deux exemples célèbres. Il serait possible de postuler com-

me règle générale que plus une oeuvre est connue, plus sa transposition cinématographique risque d'affronter les préjugés des spectateurs qui ont souvent tendance à accuser les cinéastes de manque de fidélité à l'oeuvre, ou, pis encore, de manque de compréhension.

Il était donc à prévoir que le cinéaste français Robert Hossein allait être vivement critiqué pour son adaptation du monument littéraire qu'est *Les Misérables* de Victor Hugo. La critique française, en général, a été moins qu'élogieuse à l'égard du film de Hossein, l'accusant tantôt de tendances hollywoodiennes trop prononcées, tantôt de prosaïsme, en ce que certains aient trouvé qu'en voulant être trop fidèle à l'oeuvre de Hugo, Hossein se soit livré à une entreprise documentaire plutôt que dramatique. Il semblerait cependant que ces accusations soient issues de visions du film qui ont été faussées par cette caractéristique qui consiste chez le spectateur à imposer une vision trop personnelle de l'oeuvre littéraire à l'entreprise du cinéaste. Ceux qui ont accusé Hossein de tendances hollywoodiennes dont sans doute ceux pour qui la valeur essentielle du roman se situe au niveau du drame purement humains que vivent les personnages hugoliens. Mais il n'en demeure pas moins que *Les Misérables* est aussi une fresque sociale dont le souffle lyrique et l'ampleur rapprochent le roman de l'épopée, dont la nature même requiert de la part du cinéaste un certain « grand déploiement » que l'on perçoit souvent comme étant une caractéristique du cinéma américain. En d'autres termes,

si Victor Hugo avait été cinéaste, il aurait ressemblé autant à David Lean qu'à Bergman.

De plus, l'affrontement simpliste et naïf entre le Bien et le Mal, qui relève d'un manichéisme primaire plutôt que d'une vision réaliste des choses est un défaut qui a été constaté aussi bien dans le cinéma d'Hollywood que dans l'oeuvre littéraire de Victor Hugo. Si, par certains de ses aspects, le film de Hossein s'apparente au cinéma épique américain, c'est donc par ce que les données qui caractérisent ce dernier sont aussi présentes dans le roman.

L'adaptation de Robert Hossein est fidèle au roman de Hugo sans pour autant être servile: bien que ses racines soient littéraires, sa version des *Misérables* est également une oeuvre aux vertus proprement cinématographiques. Hossein s'est servi de toute la gamme des ressources du langage propre au septième art pour traduire l'esprit aussi bien que la lettre de l'oeuvre hugolienne: à titre d'exemple, la scène des émeutes de 1832, avec son éclairage et ses prises de vue hautement stylisés, mérite à elle seule de devenir une pièce d'anthologie.

Le scénario du film, qui est de l'historien français Alain Decaux, est efficace en ce qu'il gait bien ressortir les deux pôles de l'oeuvre: d'une part, cette composante épique dont nous avons parlé, et de l'autre, un aspect humain qui nous a donné des personnages inoubliables tels que Thénardier, Fantine et Gavroche. Ceux-ci, ainsi que le contexte social dans lequel ils s'insèrent, sont présentés dans le film d'une

manière tout à fait convaincante, avec un souci de l'exactitude que l'on retrouve jusque dans les plus menus détails vestimentaires. Il est évident que Decaux n'a pas pu inclure toutes les vignettes de *Les Misérables*, roman fleuve qui s'étend sur dix volumes, et il est donc important de remarquer que dans sa sélection, le scénariste a habilement dosé des scènes qui reflètent les deux aspects du roman.

Au niveau de l'interprétation, il n'y a certainement rien à redire au jeu de Lino Ventura qui, autant par sa physionomie imposante que par l'intensité de son regard et de ses gestes, traduit très bien cette source légendaire d'énergie morale qu'est Jean Valjean, ni à celui de Jean Carmet qui réussit à représenter aussi bien le truculent que le pathétique du personnage de Thénardier. La perle d'interprétation est cependant celle de Michel Bouquet qui nous fait sentir toute la complexité de l'inspecteur Javert. Son expression faciale, d'un neutre troublant, symbolise le fatal déterminisme d'institutions sociales qui cherchent à faire régner l'Ordre au détriment du Bien. Javert, tout au long de l'histoire se livre à une poursuite obsessionnelle de Jean Valjean, pour en venir finalement à se rendre compte de la fausseté et de la vacuité morale de l'idéal qu'il servait. Cette contradiction inhérente au personnage est rendue à merveille par Bouquet.

*Les Misérables* est donc, à l'image du roman qui l'a inspiré, un grand film qui doit être vu, même par ceux qui craignent d'être présentés à une lecture de Hugo qui n'est pas tout à fait la leur.

## Des généraux à la poursuite de la paix

by Claire Lancôt

Contradiction dans les termes? Paradoxe? Nullement. Il s'agit tout simplement d'un groupe de treize officiers militaires retraités, qui s'est constitué en 1981.

Ce groupe compte parmi ses membres des officiers de huit puissances de l'Ouest (l'Angleterre, la France, l'Italie, le Portugal, la Grèce, la Norvège, les Pays-Bas et les Etats-Unis), hommes militaires éminents tels:

- John Marshall Lee, ancien vice-amiral des Etats-Unis, vice-directeur pendant les années 70 du Arms Control and Disarmament Agency
- Michael Harbottle, ancien général de brigade, vétéran de la 2e Guerre Mondiale, et ancien secrétaire-général du Mouvement de Désarmement Mondial, stationné à Londres
- Nino Pasti, général Italien retraité, présentement membre indépendant du Sénat italien
- Michael von Meyenfelt, ancien général de division hollandaise, président du groupe.

Mus par le sentiment que les Etats-Unis et l'Union Soviétique ont dépassé les bornes en ce

qui concerne la production d'armes, ces officiers ont formé leur groupe dans le but de promouvoir le désarmement bilatéral. Ils déplorent le phénomène de la «tour d'ivoire», phénomène qui a réduit la stratégie militaire à un passe-temps civil, un jeu mené par des politiciens tels Ronald Reagan.

Depuis sa formation en 1981, le groupe a présenté plusieurs soumissions écrites à l'OTAN et l'ONU. Ils projettent d'organiser bientôt une rencontre avec des anciens généraux de l'URSS et du Pacte de Varsovie. Leurs efforts leur ont apporté beaucoup d'abus, d'une part de la presse, et d'autre part, des politiciens.

Ils ont été mal représentés comme partisans du désarmement unilatéral, et accusés d'être en ligue avec le Conseil Mondial de la Paix, un groupe dirigé, supposément, par Moscou.

Malgré cette opposition, ils tiennent bon, sûrs et certains que le désarmement et la paix sont, dans les mots de Harbottle, «ce qu'il y a de plus important dans le monde aujourd'hui.»



# Les carnets d'André Daniel

par André Daniel

M. Jean Ethier-Blais, critique littéraire au *Devoir* et professeur au Département de français de l'université McGill, vient de publier son premier roman, *Les Pays étrangers*, aux Éditions Leméac(1). Cet ouvrage n'a pourtant rien de très universitaire; au contraire il ferait même songer à un de ces best-sellers comme on en voit tant en librairie. L'histoire, ou plutôt les trois intrigues qui forment le propos narratif de l'oeuvre, n'est pas non plus, à première vue, pour déplaire à un vaste public.

Nous sommes au Québec en 1947. Pierre-Paul Dupré, un enfant de douze ans, entre au collège des pères angélistes du Mont-Pelé où il vivra au milieu des années quarante comme Corneille à Rouen au début du dix-septième siècle.(2). Là le jeune garçon se lie d'amitié avec Simon Beauvais, un fils d'agriculteurs doué d'une belle intelligence et promis également à un bel avenir. Mais voilà, sans crier gare, une péritonite aiguë l'emporte un soir d'été. *Tu Marcellus eris...* Le Mont-Pelé est aussi à la même époque la scène où se joue le drame spirituel du père Bergevin, angéliste et écrivain célèbre, qui abandonne son ordre lorsqu'il apprend que la censure ecclésiastique interdit la publication de son dernier ouvrage. Entretemps, à Montréal, la mère de Pierre-Paul, Mme Dupré aidée de sa propre mère (toutes deux sont veuves) ouvre une galerie d'art et fait connaissance avec quelques unes des figures marquantes de l'intelligentsia de l'époque. Elle y conduit également avec peu de passion ou de la froide, ses amours avec Philippe Aycellin, un ami et ancien disciple du père Bergevin.

Tout est là. Les grands filons traditionnels de la littérature (l'enfance, l'amitié, l'amour et la mort) sont exploités avec élégance et finesse, et jamais l'auteur ne permet à son légitime souci de la couleur historique de ternir la vérité humaine de ses personnages. Les scènes psychologiques sont particulièrement bien soignées. Et pour cause. Les affres spirituels d'un religieux qui se défroque, une transposition vingtième siècle des amours de la princesse de Clèves et de M. de Nemours, un enfant qui grandit...c'est là un champ bien fertile à l'introspection des âmes.

Il y a parfois néanmoins certaines scènes de psychologie toutes gratuites. Telle, par exemple, cette scène au tout début du VII chapitre. Pierre-Paul est au collège depuis quelque temps déjà, sa mère vient lui rendre visite; ces retrouvailles où le jeune garçon prend conscience qu'un «pan de son existence s'était aboli» le jour où il rentré au Mont-Pelé

est l'occasion pour l'auteur de se complaire dans un tour de force d'analyse psychologique qui tombe malheureusement à plat. Les regards, les paroles banales que Mme Dupré et son fils s'échangent devraient seuls suffire à nous faire sentir ce que M. Ethier-Blais s'efforce à nous expliquer pendant de si longues pages. Et quoique bien écrites et pensées ces dernières sont parfaitement superflues puisque non nécessaires à l'intelligence des personnages. Car c'est bien chose inutile que de vouloir expliquer le pathos de cette situation à qui n'a pas la sensibilité pour l'avoir déjà perçue de lui-même.

hommes. «Pierre-Paul, devant le lac, ferme les yeux. «Simon est mort. C'est fini.» dit-il à voix basse. Le lac frémit; au-delà, les arbres bougent. Ils savent.» C'est là, il me semble, que de tomber dans un «naturalisme» bien facile.

Quoique on ne saurait de ce vilain défaut (la facilité...) faire un grief majeur à l'auteur des *Pays étrangers* il n'en est pas pour autant exempt. Que dire, et cela dès la deuxième page, de cette «Lady Laurier, épouse de Sir Wilfrid, qui demeure à Laurier House». La subtilité y est un peu éléphantine. On aurait compris à moins. Pourquoi M. Ethier-Blais n'accorde-

habituels de M. Ethier-Blais reconnaîtront aisément la prose qui est si typiquement sienne et qu'il use avec tant de bonheur dans ses *Carnets*. Divers critiques(3) ce sont appliqués à en faire l'éloge; je ne m'y attarderai donc guère. Mais je puis néanmoins préciser que quoique composée de phrases courtes et claires, la prose de l'auteur s'éloigne de beaucoup dans ce roman de la prose du «grand siècle» (ou de l'idée que l'on s'en fait) laquelle depuis que Gide l'a pour ainsi dire remise à la mode est devenue le *nec plus ultra* par lequel l'on tend inconsciemment à juger tout écrivain de langue française. On sent en lisant M. Ethier-Blais que celui-ci eut préféré d'instinct à la célèbre colonnade du Louvre par Perrault les maniérismes et les colonnes torsos du Bernin. Je n'irai pas jusqu'à écrire comme Anatole France que toute singularité dans le style doit être rejetée mais que de niches, que de frontons et de corniches parfois bien inutiles à la beauté de l'oeuvre. Beaucoup de pages en sont singulièrement lourdes.

Multiplés et multiformes sont également les allusions à la musique, aux arts plastiques, à l'histoire, aux lettres, à l'antiquité. Mais contrairement à tant d'écrivains les références auxquelles fait allusion l'auteur des *Pays étrangers* ne se limitent pas uniquement au domaine de la culture occidentale. Bien que ce soit un réservoir de science et de savoir fort vaste et profond, l'auteur ne dédaigne pas pour autant puiser à d'autres sources et ce n'est jusqu'aux eaux du Fleuve Jaune dont il ne s'abreuve. Et pourquoi pas? *Homo sum : humani nihil a me alienum puto*; les Térences de la dynastie Han ne sont pas moins sages que leurs confrères latins.

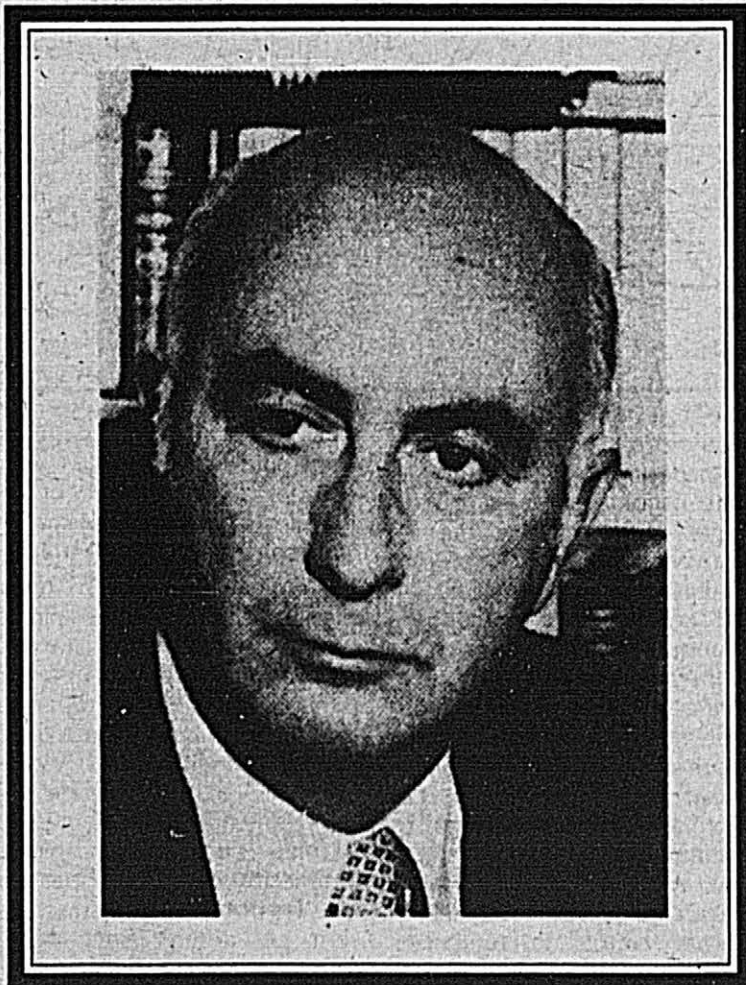
Ce qui est moins bien, hélas, c'est ce foisonnement de références locales, autochtones, qui n'ont même pas le mérite de faire «folklorique». Lorsque Mme Dupré et MM. Aycellin, Elie et Maurice s'en vont voir Maurice Duplessis accompagnés de Jean Bruchési, et que ce dernier en tirant la grille de l'ascenseur qui l'y mènera laisse tomber le dantesque: «Voi ch'entrate...» il me semble que l'humour de la scène pourrait être apprécié par n'importe quel «honnête homme» de Bruxelles ou d'Aix. Mais, en revanche, qu'en est-il du célèbre: «Au prochain cardinal» d'Oliver Asselin? Pour trop de gens les sombres caractères gravés au sommet de la porte infernale ne sauraient être chargés de plus noirs mystères. Personne au dehors du Canada français ne comprendrait de quoi il s'agit. Mais, plus navrant, n'est ce pas, peut-être, le nombre de francophones de ce bord-ci de l'Atlantique n'en ayant guère

d'avantage connaissance? Si ne chercher à séduire qu'une infime minorité de ses lecteurs (et à plus forte raison ses propres compatriotes) n'est pas exactement un crime (chacun écrit comme il l'entend certes) cela me semble toutefois fautif lorsqu'on fait oeuvre de romancier. «Faites comme si je ne savais pas», est le meilleur conseil que puisse suivre un écrivain qui s'adresse à tous. Et un roman, quelle que soit l'élévation de la pensée auquel il aspire, demeure toujours de toutes les manifestations littéraires la forme la plus «canaille», du moins celle qui s'adresse au plus grand nombre.

On aura compris de ces quelques remarques, et de celles qui les précèdent, que le reproche majeur que je puisse me permettre de faire à M. Ethier-Blais est de n'avoir su nous donner une oeuvre parfaite. Un reproche qui n'en est pas un si malgré ses imperfections le roman ne demeure pas moins excellent. *Les Pays étrangers* si aristocratique par la forme et si humain par le fond est, n'en doutons point, un livre véritablement supérieur. L'accueil enthousiaste de la critique le prouve assez bien. On ne s'est tarit de louanges pour féliciter l'auteur de s'être «éloigné délibérément des chemins creux de la bassesse pour aspirer à l'excellence de la pensée et de son expression».(4). Je me demande toutefois (au risque de me répéter) si on ne peut éviter les écueils du misérabilisme littéraire sans pour autant doubler un récit, essentiellement de sentiments et d'atmosphère, d'une espèce d'anthologie de «mes citations, allusions, et références historiques préférées»?

Pour tout dire c'est sur le ton des derniers chapitres qu'aurait dû être écrit tout le roman alors que préciosités, reminiscences littéraires et autres sont ramenées à un minimum. Tout au long de l'ouvrage (à l'exception de quelques scènes soit mystiques ou friponnes) l'essayiste ne cède la plume au romancier qu'avec réticence; et ce n'est qu'à partir du chapitre XIX, alors qu'à lieu, à mon avis, une scène-pivot dans le rythme narratif des *Pays étrangers* (i.e. la conversation entre le père de Brémat et le père Bergevin), que ce lourd vaisseau littéraire, surchargé de perles de culture, réussit enfin à se mouvoir de ses propres voiles.

En définitif, *Les Pays étrangers* serait un roman admirable s'il n'y avait une telle abondance d'érudition et d'idées, trop souvent gratuites à l'intelligence de l'intrigue, des personnages et des passions qui les meuvent. Cette richesse de la pensée fort louable lorsqu'elle se manifeste



Je confesse également (demeurant toujours dans les méandres de la psychologie des *Pays étrangers*; mais abordant cette fois-ci l'aspect canin et végétal de la chose) que les chiens philosophes, aux propos fleuris, qui vagabondent dans le livre ne me séduisent guère: «Schnell (le chien de la famille Dupré), entre Pierre-Paul et sa mère s'agitait, respirait la jupe de Mme Dupré à grands traits. — Elle reviendra, se disait-il, c'est certain, mais elle part. Et lui lançait des oeillades langoureuses. — Reviens, maîtresse de mes jours et de mes nuits! Avec toi je serai toujours heureux, jusque dans mon coeur heureux. Béni soit celui qui a habillé ton corps! Sans obstacle, il peut créer ce qu'il veut! Ta robe est blanche, comme ta main, comme ton destin. Et c'est blanc sur blanc et blanc sur blanc! Ainsi pensait Schnell, amoureux comme un prince des Mille et une Nuits...» De même que me plaît assez peu la présence d'une Nature trop intuitive au destin des

t-il pas à ses lecteurs un peu de ce jugement dont il gratifie si libéralement le chien des Dupré?

Autre travers du romancier, et de ses personnages, est leur tendance par trop marqué au prophétisme de mauvais augure. Le père Bergevin en particulier, homme de peu de foi, excelle en de funestes visions sur l'avenir du peuple canadien-français: «Le bilan est terrible. C'est pourquoi notre race est appelée à disparaître... Un peuple indigne est indigne de vivre. Aussi, tôt ou tard, nous dissoudrons-nous dans l'équivoque pudding américain, aspirés par la ventouse inflexible du néant.» Ces jérémiades, si joliment tournées, ne fussent-elles précisément rachetées par la beauté de leur langue ennuieraient vite. Le pire, on devrait le savoir, n'est pas toujours sûr. Et du romancier le don devinatoire de M. Jean Ethier-Blais n'est pas le moindre de ses défauts.

Quoi qu'il en soit en lisant *Les Pays étrangers* les lecteurs



# Le musée McCord:

par Bettina Karpel



Il me semble que des fois nul ne sait pas profiter de ce qui lui est offert. Tout le monde semble savoir qu'il y a des bibliothèques à McGill et l'on y voit plein de gens. Le Student Union, lui de même est loin d'être vide et lorsqu'il y a des fêtes organisées, l'immeuble est plein à craquer.

Mais les étudiants de McGill savent-ils ont à portée de la main le Musée McCord avec des expositions de tous genres, surtout sur la vie canadienne?

Il me semble que, malheureusement, le musée est méconnu, car lorsque j'y suis allée ce vendredi au cours de l'après-midi, il était quasiment vide. Je dois dire que je

Boorne s'est intéressé aux Indiens des plaines, surtout les Sarcées et les Pieds-noirs et il a pris des photos qui reflètent leur vie, leurs rituels et leurs problèmes. En 1893 Boorne a gagné une médaille au Chicago World Fair pour ses photos d'un rituel connu comme le «sun dance». Boorne a eu beaucoup de difficulté avec les Indiens, qui n'aiment pas qu'on les prenne en photo, et on peut lire quelques uns de ses problèmes dans certaines pages de son journal.

Au rez-de-chaussée, il y a deux expositions. La première concerne la culture des Indiens du Canada. On trouve des collections de costumes, de masques cérémoniaux et d'outils pour la pêche et la chasse. L'exposition comprend des artefacts des Indiens du Nord Ouest, des

des trésors

photos, de lithographies et d'explications détaillant ce qui nous est présenté.

La deuxième exposition au rez-de-chaussée, nommée *Les Esprits de la Terre et des Eaux* nous présente la culture des ancêtres des esquimaux. Ces gens, les Dorsétiens, habitaient la Terre Neuve et le Labrador. Ils ont produit, avec beaucoup de soin, des matériaux de pêche et de chasse assez détaillés. Ils étaient d'habiles chasseurs et ceci ils attribuaient à la bonne foi des esprits de la nature. Pour contenter ces esprits, les Dorsétiens décoraient leurs outils avec des formes abstraites de certains animaux, comme l'ours, qui avait un rôle prédominant dans leur culture. Ces ancêtres des esquimaux ont disparu mystérieusement en 1400 A.D., mais ils nous ont laissé des artefacts qui représentent une culture très riche et abondante.



Plaines du Nord et de l'Arctique. La collection sur les Indiens haïda du Nord Ouest contient quelques unes des plus belles pièces produites par ce peuple. Les costumes sont superbes et on peut apprécier le travail qui fut pratiqué. L'exposition est accompagnée de

Le deuxième étage est consacré à deux collections. L'une nous montre une variété de costumes. L'autre nous montre le travail des artisans du Québec. La collection de costumes comprend des accoutrements du XIX<sup>ème</sup> siècle jusqu'aux années 1950. Il est intéressant de voir combien les styles ont changé à travers les ans, allant du style élégant et ornamental Edwardien au style moderne et pratique des années 1930. Les explications de la mode de chaque période ajoutent de la substance à cette exposition divertissante. L'exposition des artisans du Québec comprend des sculptures en bois, du travail en fer forgé, de la faïence et de la porcelaine.

Au troisième étage il y a une exposition de maisons miniatures. On voudrait les appeler des maisons de poupées, mais il paraît que ces maisons n'ont pas été faites pour des enfants. La plupart des maisons datent des dernières années du XIX<sup>ème</sup> siècle. Elles furent créées pour des adultes et décorées méticuleusement. Une des maisons m'a particulièrement plu. L'intérieur

cachés

de cette maison apparaît comme celle d'une vraie maison avec des meubles de salon, de chambre à coucher, de salle à manger et de salle de bain avec baignoire et lavabo. Il y a même des petites statuettes de personnes et dans un coin, une cage à oiseau. L'extérieur est aussi très bien décoré. Pendant que je regardais cette exposition il y avait un groupe d'écoliers qui dessinaient les miniatures et j'ai entendu une petite fille demander si elle devait dessiner même les fleurs qu'il y avait aux fenêtres. Ceci vous donne peut-être une idée du travail détaillé que comprend cette exposition.

Le musée n'est pas très grand. Ça m'a pris à peu près une heure et demie pour avoir un bon aperçu des quatre étages.

L'entrée est gratuite pour les étudiants de McGill en produisant leur carte d'étudiant.

Les heures d'ouverture sont de 11 heures à 17:00 heures du mercredi au dimanche. Le musée est un petit trésor caché. Découvrez-le donc!



suis une des ces personnes qui ne sait pas profiter des trésors cachés. Je ne suis pas allée au musée sans qu'on me le demande, parce que, vraiment, j'avais l'impression qu'il n'y aurait rien qui puisse m'intéresser. Ce que j'ai trouvée, c'est un musée fort bien structuré avec des expositions intéressantes, bien arrangées et bien expliquées.

Le musée a quatre étages et, pour le moment, six expositions ont lieu. Au sous-sol il y a une exposition de photographies prises par W. Hansen Boorne qui, en 1882, est venu au Canada pour s'occuper d'un ranch à Calgary.

## les carnets...

en certaines formes littéraires ne sied que très mal au genre romanesque.

Qui ne connaît la scène fameuse où le peintre Edgar Degas, poète à ses heures, vint se plaindre à Mallarmé de ses déboires poétiques. «Je ne m'explique pas», disait-il, «pourquoi je ne parviens pas à finir mon petit poème, car enfin je



suis plein d'idées.» Et Mallarmé de lui répondre: «Mais Degas ce n'est pas avec des idées qu'on fait des vers, c'est avec des mots.» (5). Il y a là une leçon qu'un romancier guère plus qu'un poète ne saurait ignorer.

Mais quant à savoir au juste de quoi est fait le charme d'une grande oeuvre littéraire c'est pour le moins un «mystère». Contentons-nous de ce qu'écrivait Boileau, un peu vaguement, dans la préface de 1701 à l'Art Poétique, «que c'est un je ne sais quoi qu'on peut beaucoup mieux sentir que dire.»

Plus dépouillé, plus sobre le roman de M. Ethier-Blais y gagnerait beaucoup. L'auteur sait plaire. Que son prochain roman, donc, sans rien sacrifier au bon goût et à l'élégance de l'écriture, s'adresse moins à

une minorité choisie qu'à tous ceux qui ont soif de lire et qui peuvent profiter d'une bonne lecture.» (6).

Ce soir, à 20h, la Société des Écrivains Canadiens a invité pour sa table ronde du mardi M. J. Ethier-Blais. L'événement aura lieu à l'université McGill, Pavillon Peterson, 3460 rue McTavish.

(1) *Les Pays étrangers*, Jean Ethier-Blais, chez Leméac, Montréal, 1982. 464 pages.

(2) Jean Ethier-Blais, «Les Carnets», *Le Devoir*, samedi 1er

novembre 1980, p.20.

(3) Cf. Roger Duhamel, «Les Pays étrangers: Un grand prosateur et une grande fresque», *Le Devoir*, samedi 20 novembre 1982, pp.17 et 32.; Réginald Martel, «Les Pays étrangers: Le grand roman d'un moraliste», *La Presse*, samedi 11 décembre 1982, p.C 4.

(4) Roger Duhamel, *Ibid.*, p.32. (5) Paul Valéry, «Souvenirs Littéraires» dans *Oeuvres* (tome I), Bibliothèque de la Pléiade, p.p. 783-784.

(6) Lettre de George Sand à Gustave Flaubert, datée du 12 janvier 1876.



# Les femmes, la peur, la honte et la crainte

suite de la page 1

Il se peut que l'on en ait assez d'entendre toutes les plaintes qui peuvent être formulées. Une femme est violée dans les bois dans la rue.

Ou bien quelqu'un pénètre dans un logis et attaque cette personne. Les femmes se plaignent, protestent et pourtant il ya tout de même 1 viol toutes les 17 minutes au Canada.

Quand les cas sont présentés au tribunal, car la victime a eut la chance (?) de voir son agresseur arrêté, elle doit passer par un véritable tribunal inquisitionnel. On remet sur le tapis ses antécédents, son passé sexuel, ses moeurs quotidiens, ses relations avec les hommes.

Plus que souvent, le verdict est en la faveur de l'agresseur. Motif: consentement de la victime, donc elle a éprouvé un certain plaisir à l'acte qu'elle a subi; ou encore son accoutrement ne faisait qu'exciter l'agresseur donc elle n'a que ce qu'elle mérite.

Mais comment peut-on expliquer qu'une personne se fasse molester à des heures de pointe, de passage, où il y a 75% de chances que des promeneurs soient dans les passages? Comment peut-on expliquer, que dans le métro, à une heure de pointe, une femme se fasse coller contre un mur, au pied d'un escalier? C'est pousser un peu loin les faits que d'affirmer qu'il y avait provocation de la part de la victime.

Pendant, rien ne change vraiment. Les femmes continuent à être agressées, et la réaction du public, de l'état, des institutions gouvernementales ne change pas. On ne veut

pas entendre, on ne s'occupe plus de ce problème parce qu'il est frustrant, parce que l'on ne sait que faire.

Et quelle est la réaction de la police? La plupart du temps, elle n'est à que faire des femmes éplorées qui arrivent dans leur locaux qui portent plaintes. Une victime s'est entendue dire en arrivant en sang: «Est-ce que l'on peut vous aider? Quel est votre problème». Par la suite, aucune aide ne lui a été offert pour lui porter les premiers soins, ni de la raccompagner en toute sécurité chez elle.

Réaction des plus désarmantes, quand on a dans la tête la certitude que justice sera faite, que l'on est persuadé que l'on trouvera un certain réconfort. Mais c'est faux. Les femmes paniquent, et elles ont raisons. Parce que c'est effrayant de ne pouvoir se déplacer d'un endroit à l'autre, sans qu'il y ait cette crainte de se faire attaquer.

Mais ce n'est pas tellement les coups et blessures qui ont de l'impact sur les victimes. C'est ce qui se passe au niveau du cerveau, des émotions.

D'après le Dr. De Coster, neurologue à la clinique Brugmann, à Bruxelles (Belgique): «Nous avons plus de cas de femmes souffrant de dépression nerveuse suite à une agression, que toute autre personne».

De plus, il ajoute «Généralement, les femmes ne se présenteront pas si elles ont des blessures de surface, des ématomes, et echymozes. Mais c'est, la plupart de temps, quatre, cinq mois après, qu'elles se présentent, tout-à-

fait paranoïaques et névrotiques. Et franchement, elles ont toutes les raisons de l'être.»

C'est à ce niveau que le pire est à craindre: Car toute violence entraîne inévitablement une certaine rancune, une amertume bien ancrée à la base.

La réaction de quasiment toute les victimes que j'ai pu rencontrer, a été: «je ne sais pourquoi, mais j'éprouve de la répulsion les premiers temps au contact des hommes. Même si ils sont mes meilleurs amis. Parce que leur visage se transforme en celui de l'agresseur. Et ça me fait peur».

En fait le problème le plus grand auquel les femmes qui ont été victimes d'une attaque doit faire face, c'est de vaincre, de pouvoir arriver à dominer cette humiliation corporelle qui lui a été infligée.

Parce qu'elle se sent bafouée, qu'elle a l'impression qu'on lui a volé une part d'elle-même, une partie d'autant plus personnelle que normalement elle est seule à en décider.

De plus, l'attitude des personnes de son entourage est loin d'être compréhensif. On presse la personne de questions, les unes plus impersonnelles que les autres.

On demande des détails de l'évènement, on cherche à savoir ce qui s'est produit. Et réellement, si on a subi une agression, la dernière chose dont on veuille bien parler, c'est de ce qui nous est arrivé.

Mais pour en revenir au problème, on en vient à se demander si, il existe une solution, et si un jour, il y aura moyen d'éviter de vivre le traumatisme qu'engendre une attaque.

## CLUB ACCESS

par Lucie Germain

La nouvelle année, synonyme d'agitation, de changements, a bel et bien amené d'intéressantes rénovations au club ACCESS McGill, dont la tâche première est de faciliter l'assimilation des étudiants handicapés sur le campus et dans la vie McGillienne.

ACCESS McGill existe en effet, cette année à l'extérieur du cadre de la «Student Society»; ceci afin de jouir d'un budget séparé de celui de la «Society» et, d'un point de vue purement pratique me direz-vous, de traiter directement avec les commanditaires, la principale source monétaire du club.

De plus, ACCESS McGill a finalement obtenu un local quasi-convenable à la réalisa-

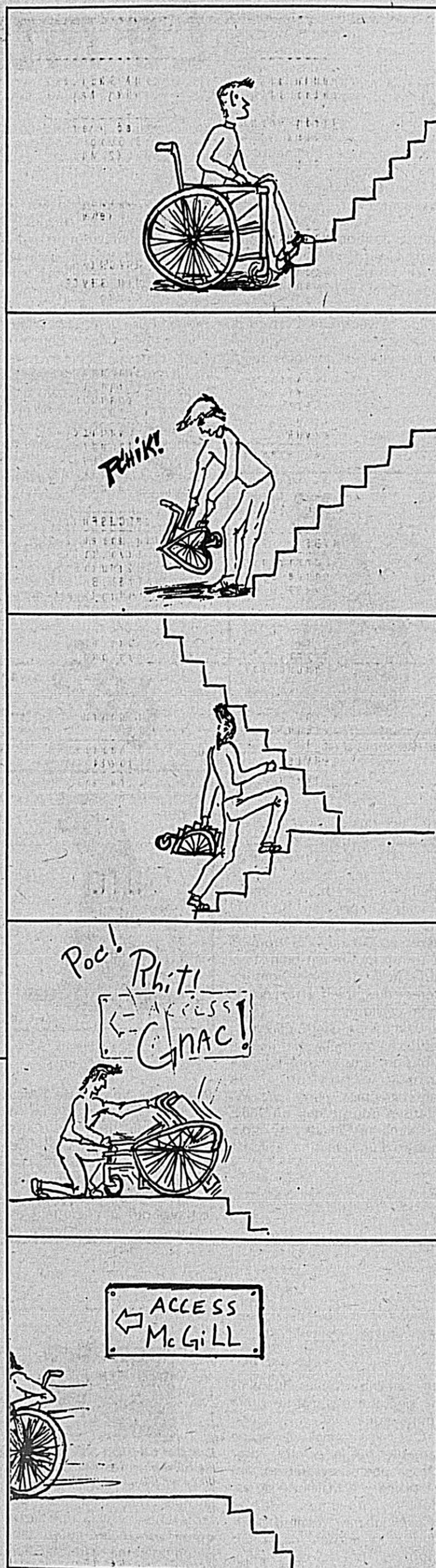
tion de l'aspect accessibilité du club. On se rappelle assez facilement, je crois, l'ironie et même je crois, le ridicule éclatants de la situation, en septembre, du local d'ACCESS au troisième (!) étage du Centre Universitaire (rue McTavish). Fort heureusement, le club utilise maintenant le local B-07 au sous-sol du même centre, ce qui ne représente plus qu'un étage de différence avec l'entrée principale.

Ce n'est pas l'idéal, en effet, si cela aide au bon fonctionnement du club ainsi qu'à tous ses usagers.

Comme le veut le dicton «Jamais deux sans trois», ACCESS McGill nous communique une troisième et dernière bonne nouvelle cette semaine:

à l'occasion du Carnaval d'Hiver, le vendredi 4 février, le club organise une course à obstacles. Celle-ci est ouverte à tous les étudiants ainsi qu'au personnel de l'Université, à la seule condition de former au préalable une équipe de six personnes.

Cette course comporte six épreuves dont chacune vise à nous faire sentir quelques conséquences d'un handicap et plus particulièrement le plaisir de relever le défi grâce à l'encouragement et à la coopération de notre équipe. Nous connaissons tous les détails de la course d'ici peu, dans la publicité du carnaval et dans le Daily.





**DANCE MARATHON/BENEFIT CONCERT**  
30 HOURS OF LIVE ENTERTAINMENT  
FRIDAY JANUARY 28/83 9 P.M. TO  
SATURDAY JANUARY 29/83 12 P.M. AT  
MCGILL UNIVERSITY STUDENT UNION  
BUILDING-3480 MCTAVISH-PROCEEDS  
WILL GO TO THE MONTREAL ASSOCIA-  
TION FOR THE MENTALLY RETARDED

Register at Winter Carnival Booth in Union Lobby or call 392-8976/77.

**DOOR PRIZES/DANCE PRIZES**



# Un coeur d'acier, une santé de fer

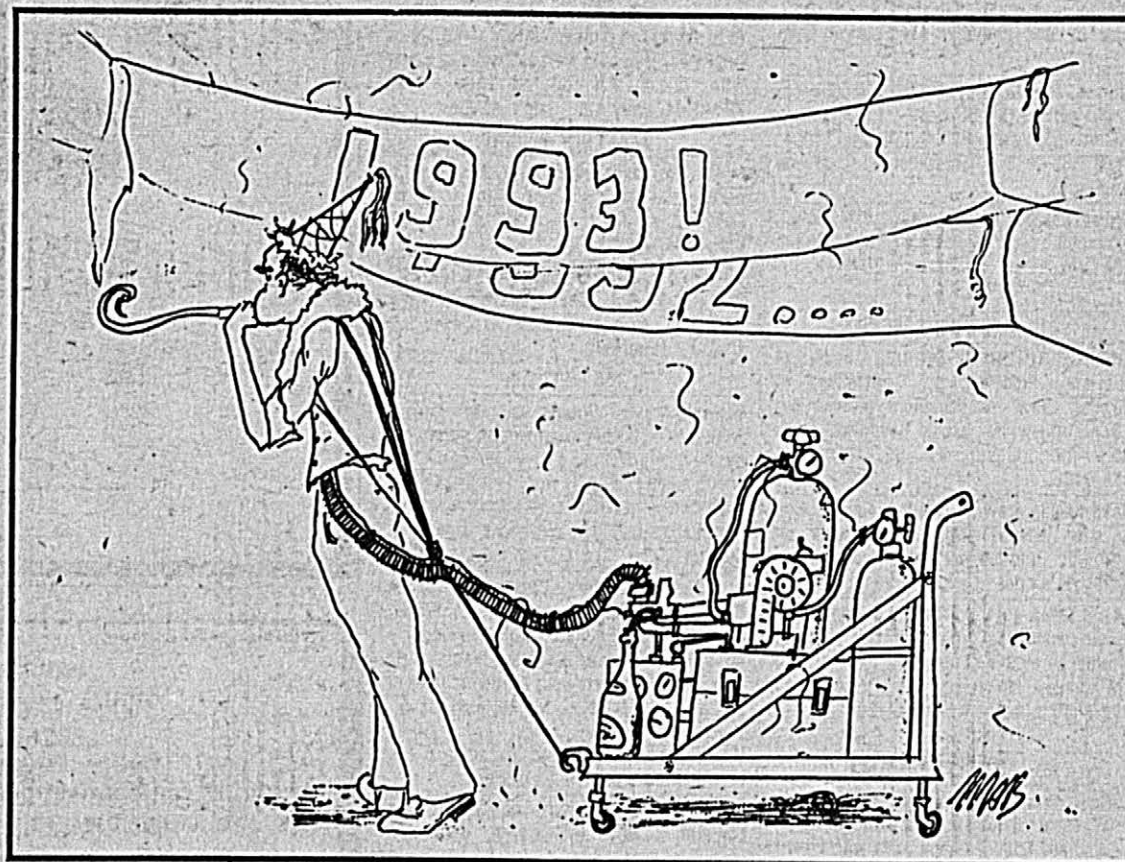
par Jean-Pierre Asselin

Je sais que le titre est un peu fort mais c'était le seul moyen que j'avais pour attirer votre attention. Mais avant de dire que j'écris des bêtises, je vais au moins essayer de m'expliquer.

L'autre soir, j'écoutais «The Late Night Show With David Letterman»; un très bon show d'ailleurs qui suit le fameux «Johnny Carson Show», pour ceux qui sont capable de «tofer» jusque là. Pour en venir au point, entre deux jokes, le nom de Barney Clark est venu dans la conversation. Pas besoin de préciser qu'à ce moment-là, l'ambiance est devenu un peu plus pesante.

Barney Clark, si le nom ne vous dit pas grand chose, c'est que vous lisez autre chose que les journaux. Mais! Ne nous égarons pas! A titre d'information, ce dernier est le premier homme qui a eu assez de courage pour ne devenir rien de plus qu'un cobaye en faisant substituer son coeur de chair par un coeur de métal.

Il s'est dit tellement de choses à son sujet, qu'il est difficile d'ignorer certaines facettes de l'exploit. Bien sûr, on a vanté tous les mérites de l'opération miracle mais on a évité scrupuleusement, semble-t-il, d'aborder le côté humain.



En effet, qu'advient-il de toutes ces émotions auxquelles notre coeur réagit quotidiennement? Comment le coeur peut-il répondre à un soudain besoin de notre corps si le coeur en question ne peut offrir à son propriétaire qu'un battement constant et régulier?

Ces besoins incluent les réactions physiologiques à la nervosité, au stress, à l'exercice et bien d'autres. Ne pouvoir réagir à l'attraction toute naturelle d'une personne de l'autre sexe ne semble guère une perspective encourageante! Sans aucun

doute, le coeur artificiel devrait s'améliorer pour atteindre la perfection de l'imitation mais au stade présent, c'est une dernière alternative qui n'offre que peu de liberté. Devenir un légume au point de vue sentimental signifie perdre le seul aspect qui nous différencie vrai-

ment de la machine.

Bien sûr, on sait qu'une machine ne peut mourir ainsi donc le pauvre Barney se trouve confronté à un dilemme plutôt bizarre: d'un point de vue philosophique, la vie disparaît toujours avec le dernier battement du coeur; on meurt toujours d'une crise cardiaque en d'autres mots, peu importe ce qui l'a provoquée, mais s'il y a un organe sur lequel Barney peut vraiment compter maintenant, c'est son coeur. Qu'un fusible explose à l'Hydro-Québec du coin est peu probable. Les hôpitaux sont d'ailleurs équipés pour parer une telle éventualité.

L'avenir qui semble le plus logique est un Barney Clark aboutissant dans un profond coma et pour lequel on s'interrogera, quant à savoir si l'euthanasie ne devrait pas être pratiquée.

Une découverte comme le coeur artificiel ouvre les portes dit-on au *Six Million Dollars Man* de l'avenir. Quand on pourra remplacer tous les organes du corps humain par des reproductions plus efficaces, on assistera à la création de monstres mécaniques dignes de passer dans un «Star Trek».

filler filler filler filler filler filler filler  
filler filler filler filler filler filler filler  
filler filler filler filler filler filler filler  
filler filler filler filler filler filler filler  
filler filler filler filler filler filler filler  
filler filler filler filler filler filler filler  
filler filler filler filler filler filler filler  
filler filler filler filler filler filler filler  
filler filler filler filler filler filler filler  
filler filler filler filler filler filler filler  
filler filler filler filler filler filler filler  
filler filler filler filler filler filler filler  
filler filler filler filler filler filler filler  
filler filler filler filler filler filler filler

Ingerman...

suite de la page 1

par la création d'emplois. Cela deviendra inévitable avec l'aggravation de la crise à l'échelle canadienne et mondiale, bien que ce soit une approche défectueuse à cause de la faiblesse du secteur manufacturier au Canada, du haut niveau de contrôle étranger et de la profondeur de la crise que les politiques antérieures ont engendrée.

Prof. Ingerman met l'emphasis sur la coopération des syndicats dans une telle solution. La politique «dracoenienne» du gouvernement québécois, pourtant, risque d'aggraver le chômage: en brisant les conventions collectives, elle rend les travailleurs et travailleuses encore moins susceptibles de faire les dépenses nécessaires à une relance.

Sidney Ingerman. 6 & 5: The Bankruptcy of Liberal Economic Policy. Canadian Centre for Policy Alternatives, Suite 901, 251 avenue Laurier ouest, Ottawa, Ontario, K1P 5J6.

## L'édition Française



**Tiendra une réunion**  
**Mercredi 19 Janvier**  
**à 16:30**  
**Dans le local B03**  
**A l'ordre du jour:**  
**des tas et des tas de sujets**  
**(ça mijote dans la tête)**  
**On vous attend**  
**Nombreux**